

peine exemplaire, à moins qu'elle ne préfère se suicider de honte.

Vient alors le départ. Après l'exaltation, la dure réalité. Le roi fournit à son armée de la poudre, des balles et parfois, en guise de vivres de réserve, des sortes de biscuits ronds et durs, composés d'un mélange de farine de maïs, de haricots, d'huile de palme, de piment et de sel, « très nutritifs, mais difficiles à mastiquer, précise Forbes qui les avait goûtés » (14). Comme il n'existe aucun service d'intendance, chacun doit emporter suffisamment d'aliments pour la durée de son absence. L'amazone part donc chargée de nourriture pour une semaine ou une quinzaine, en général des comestibles de conservation facile qu'elle a préparés auparavant : maïs grillé, gâteaux de haricots fortement pimentés, poissons fumés que viennent éventuellement compléter les « biscuits de l'armée ». Son équipement est, du reste, très lourd, comme en témoigne la description que Burton a laissée du fourniment porté par la simple guerrière : vivres, gourde à eau, vêtements, chapeau, nattes pour le repos, étui à pipe en bois, étui à tabac en cuir, pierre à feu, affiloir, amadou, tabouret lilliputien à trois ou quatre pieds taillé d'un seul bloc, arme à feu, coutelas, sac à balles, calebasse de poudre, sans oublier les cartouchières de deux tailles différentes dont elle est ceinte. Posséder à son service, comme les officiers, des petites esclaves pour emporter le nécessaire est un privilège !

La route est longue qui mène au combat, et le chemin ardu. Cent trente kilomètres environ séparent la capitale du royaume, Abomey, d'Atakpamé, et au moins cent soixante dix d'Abéokouta (15), but de plusieurs expéditions : il faut les parcourir à pied. La vie de l'amazone en campagne, comme celle de tout guerrier danhoméen, est difficile. Marchant la nuit, se repliant le jour, il lui reste peu de temps pour dormir (16). Mais la fatigue n'altère en rien son intrépidité. Lorsque l'assaut est donné, la femme qui, la veille encore, se traînait « péniblement, d'un air maussade » (17), comme le dit Burton, se transforme en une farouche combattante.

La bataille s'engage. On agit à distance, on tire de loin sur l'ennemi :

*« Nous avons armé le fusil et poussé sur le chien,
le feu sort, la poudre prend et des plombs partent.
Les plombs en partant font que là-bas,*

*il y a des cris, des pleurs, des gens qui sont tombés.
Et voilà, et voilà.*

*Quand la poudre et les plombs sont partis
Voilà, voilà, c'est le malheur là-bas » (18).*

Mais, selon la tactique hardie des amazones, la lutte se termine au corps à corps, à l'arme blanche. Elles affrontent l'ennemi de face, sans jamais se retourner : ainsi le veut la règle danhoméenne. Après la bataille, tous ceux, hommes et femmes, qui porteront des blessures au dos seront châtiés (19). La guerrière poursuit impitoyablement l'adversaire qui s'enfuit. Elle le ramène comme prisonnier ou bien le tue et rapporte ses organes génitaux en guise de trophée.

Pour obtenir la victoire, tous les moyens sont bons. Et l'amazone va jusqu'au bout de ses forces, comme il apparaît dans ce chant, qui évoque une expédition de Glèlè contre les Dassa, dans une région rocheuse du nord-est du Danhomè :

*« Le couteau entre les dents,
nous escaladerons les rochers.
Nous délogerons ces phacochères (20) de leur trou,
car notre corps est mieux défendu que celui des
porcs-épics.
Et quand nous n'aurions plus ni hache, ni flèche,
ni poignard pour nous défendre,
n'avons-nous pas nos dents limées prêtes à mordre
et à déchirer,
et nos doigts durs plus résistants
que les ongles de fer ? »*

Les combats, cependant, ne tournent pas toujours à l'avantage des amazones. Mais celles qui sont capturées continuent à se battre, parfois désespérément. Elles redoutent peut-être de subir le sort atroce que Gézo décrivait ainsi aux troupes féminines : « Quand vous allez en guerre, si vous êtes faites prisonnières, vous serez sacrifiées et vos corps deviendront de la nourriture pour les charognards et les hyènes » (21). Les exemples de résistance acharnée ne manquent pas. Le plus célèbre eut lieu en 1864, après le siège d'Abéokouta. Plusieurs amazones capturées par les *Egba* se défendirent alors si féroce-ment qu'elles réussirent, bien qu'enchaînées, à tuer leurs gardiens (22) ! Le refus de se soumettre peut être plus insidieux.

On raconte qu'en 1822, sous le règne de Gézo, des guerrières, faites prisonnières lors de la première expédition danhoméenne contre la ville de Hounjroto, furent choisies comme épouses par les quatre régents de la cité. Mais elles les envoûtèrent, permettant à leur roi de prendre, sept ans plus tard, une revanche victorieuse (23).

Lors de chaque guerre, certaines amazones paient leur témérité de leur vie. Avant le départ, le souverain a distribué à chaque guerrière un pagne qui peut servir de linceul. Les survivantes s'efforceront de transporter les corps des mortes jusqu'au Danhomè, puisque, selon la coutume, tout soldat tué au combat doit être ramené au pays natal pour y être enterré. Des cérémonies honoreront leur sacrifice, tandis que des chants et des récits perpétueront les hauts-faits des plus braves d'entre elles.

Partie pour vaincre, l'amazone doit revenir victorieuse. Un de ses chants l'affirme :

*« Nous sommes des hommes, non des femmes.
Celles qui rentrent d'une guerre sans avoir conquis
doivent mourir.
Si nous battons en retraite,
notre vie est à la merci du roi.
Quelle que soit la ville à attaquer,
nous devons la conquérir ou nous enterrer nous-
mêmes dans ses ruines » (24).*

Certes, les amazones sont trop précieuses pour qu'on leur inflige, après une défaite, la peine de mort collective qu'évoquent les paroles précédentes. Mais le roi, dans un tel cas, ne cache pas son courroux : il punira les combattantes qui n'ont pas tenu leurs promesses. La crainte du châtement ne quitte sans doute jamais la guerrière en déroute, dans sa marche vers Abomey. Mais qui connaît vraiment toutes ses pensées ? Autour d'elle, des camarades sont tombées. L'évidente réalité de ces morts contredit sa croyance en l'invulnérabilité devant les balles ennemies. Un doute traverse-t-il parfois son esprit ? En fait, la foi l'emporte : les amazones restées sur le champ de bataille ont rejoint les ancêtres. C'est peut-être cela, l'invulnérabilité... Chaque guerrière sait d'ailleurs que l'occasion d'une revanche lui sera bientôt donnée, que bientôt retentira l'ordre :

*« Debout les amazones (...)
Allons debout, ce n'est pas le moment de rester
blotties dans les tatas
comme des chiennes pleureuses.
En avant (...) » (25).*

Alors, comme toujours, elle reprendra ses armes et répondra à l'appel, sans plus se poser de questions.

Lorsque la campagne a été victorieuse, le retour est triomphal. Le roi a ordonné qu'on rapporte partout les prouesses des amazones. L'armée tout entière, le peuple savent déjà que les femmes-soldats ont été à la hauteur de leur réputation, que leur bravoure et leur adresse méritent leurs acclamations. La guerrière qui s'est distinguée pense aux récompenses qui l'attendent : des dons de toute nature, une promotion, et surtout des pouvoirs occultes que le souverain accorde aux plus audacieuses en même temps qu'il les baptise d'un « nom fort ». Ce nom prestigieux, destiné à immortaliser leurs actes, leur confère une grande puissance dans le domaine surnaturel (26). L'amazone a obtenu tout ce qu'elle espérait de la guerre : l'exaltation belliqueuse, les honneurs. Aussi attend-elle impatiemment la prochaine expédition.

Cependant, ce tableau militariste doit-il être nuancé ? Il décrit fidèlement, certes, la mentalité de la grande majorité des guerrières, et c'est celui que nous présentent l'essentiel des sources orales ou écrites. Des indices laissent supposer pourtant que l'adoption de l'idéal belliciste ne fait pas toujours l'unanimité. Le Père Chautard s'en fait l'écho lorsqu'il rapporte les paroles que Colonna de Lecca, ancien consul de France à Porto-Novo, déclare avoir entendu de la bouche du roi Glèlè, face aux amazones : « Je sais bien pourquoi vous me demandez de vous conduire à Abéokouta. Vous voudriez imiter vos devancières et profiter du désordre de la mêlée pour vous enfuir dans cette ville et ne plus faire partie de mon armée » (27). Mais la discipline est si rigoureuse qu'aucune contestation ne peut s'exprimer à haute voix.

Quoi qu'il en soit, enthousiastes ou non, les troupes féminines jouent un rôle décisif dans toutes les expéditions militaires du Danhomè au XIX^e siècle, le plus belliqueux de l'histoire de cet État. A raison d'une campagne annuelle à partir de l'avènement de Gézo (1818), sans oublier les actions punitives